Document generated on 07/12/2025 2:41 a.m.

Revue d'histoire de l'Amérique française

GAGNON, François-Marc et Denise PETEL, *Hommes effarables et bestes sauvaiges. Images du Nouveau-Monde d'après les voyages de Jacques Cartier*. Montréal, Boréal Express, 1986. 236 p.

Marcel Trudel

Volume 40, Number 4, Spring 1987

URI: https://id.erudit.org/iderudit/304493ar
DOI: https://doi.org/10.7202/304493ar

See table of contents

Publisher(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (print)
1492-1383 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Trudel, M. (1987). Review of [GAGNON, François-Marc et Denise PETEL, *Hommes effarables et bestes sauvaiges. Images du Nouveau-Monde d'après les voyages de Jacques Cartier*. Montréal, Boréal Express, 1986. 236 p.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, *40*(4), 583–586. https://doi.org/10.7202/304493ar

Tous droits réservés © Institut d'histoire de l'Amérique française, 1987

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

COMPTES RENDUS

GAGNON, François-Marc et Denise PETEL, *Hommes effarables et bestes sauvaiges. Images du Nouveau-Monde d'après les voyages de Jacques Cartier*. Montréal, Boréal Express, 1986. 236 p.

François-Marc Gagnon avait fait une relecture originale des écrits jésuites pour en tirer en 1975 son volume *La conversion par l'image*. En collaboration avec Denise Petel, il nous livre une autre étude, *Hommes effarables et bestes sauvaiges*, à la suite d'une relecture, non moins originale, des récits de voyages de Cartier. Dès le départ, les deux auteurs avouent (ce qu'avaient fait aussi les spécialistes du colloque de Rennes en 1984) qu'on n'a trouvé ces derniers temps aucun document qui nous conduise à une conclusion nouvelle sur Cartier. Ils ont donc choisi de revoir les récits de voyage et les cartes qui s'en inspirent, en en faisant une étude plus attentive avec un regard plus personnel, seul moyen d'apporter du neuf dans une historiographie qui n'évolue guère depuis un bon demi-siècle.

Ce qu'ils ont voulu: «reconstruire ce que fut le contenu véritable de l'expérience zoologique et ethnographique de Cartier», et, ensuite, «mesurer la distance qu'il y a entre l'expérience de Cartier et son expression, tant écrite que figurée» (p. 10). D'où les trois parties du livre: l'expérience de Cartier, d'après les récits de ses voyages; l'univers mental de Cartier en regard des hommes et des bêtes du Nouveau-Monde; l'image figurée inspirée de Cartier dans les cartes et les gravures.

L'expérience de Cartier, décrite en appelant «à la rescousse l'archéologie, l'anthropologie et la zoologie» (p. 90), est démontée pièce par pièce, depuis la première arrivée en 1534 jusqu'au second départ en 1536. Observation méticuleuse, ne laissant échapper aucun détail qui puisse nous éclairer sur ce que Cartier a vu des habitants du Saint-Laurent, des animaux et des plantes. C'est ici une partie rigoureusement descriptive, à caractère encyclopédique: chaque fois, par exemple, que Cartier mentionne un animal (quadrupède, poisson, oiseau), les auteurs nous en présentent une illustration moderne en noir et blanc.

On peut regretter qu'il y manque de la couleur, ce qui eût été intéressant, en particulier pour les oiseaux. Comme on regrette aussi que les cartes modernes (et elles abondent pour illustrer toutes les régions où a passé Cartier) aient été reproduites sans indication d'échelle: comment le lecteur qui n'est pas du Québec pourra-t-il en profiter? Prenons une carte générale de Terre-Neuve (p. 15), une carte de la petite région de Gaspé (p. 41), une autre qui recouvre tout le pays laurentien de Tadoussac à Montréal (p. 23) et une autre encore qui se limite à la région de Montréal (p. 64): ces cartes occupent toutes à peu près le même espace dans la page, mais comment, pour un étranger, deviner qu'elles sont sans commune mesure, que la baie de Gaspé n'est qu'un filet d'eau, comparée à Terre-Neuve et que Montréal est bien petit dans l'ensemble du

Saint-Laurent? L'appréciation de la route accomplie par Cartier s'en trouve singulièrement déséquilibrée.

De cette description de l'expérience de Cartier, je relèverai un point, d'importance plutôt secondaire. Les deux auteurs déclarent que l'historiographie traditionnelle (et ils me mettent en cause) «a toujours vu dans Domagaya et Taignoagny les deux fils de ce Donnacona, bien que le récit de Cartier ne le dise pas explicitement» (p. 44); or, à notre surprise, ils nous citent par deux fois (p. 99 et 151) un passage du récit qui présente explicitement Domagaya et Taignoagny comme étant les fils de Donnacona; et d'ailleurs ils auraient pu aussi citer la phrase qui précède de ce même passage et fait la même affirmation.

Après avoir présenté ce qu'a vu Cartier, les auteurs Gagnon et Petel reprennent les récits, dans une deuxième partie, sous un autre angle, «celui de l'observateur et des limites imposées à son observation»; ils précisent: «On ne voit que ce qu'on est préparé à voir. La connaissance précède toujours l'expérience. Ce n'est que peu à peu que l'expérience corrige les *préconnaissances* qu'on tenait de la tradition» (p. 90). Ils ajoutent: «Il arrive que les préconceptions s'interposent entre la perception et son objet, déformant à l'insu de l'observateur la vérité de ses observations» (p. 91).

A propos de ces Indiens que Cartier trouve «sauvaiges et effarables», à propos des races monstrueuses dont on entend parler comme à propos des «bestes sauvaiges», ils vont donc s'appliquer à remonter dans la tradition occidentale pour bien établir que tout cela tient à des *préconnaissances* que le narrateur utilise consciemment et inconsciemment pour noter ses observations. Ce qui nous vaut des pages fort intéressantes et d'une recherche méritoire sur le bagage mental transmis par les générations, en particulier sur la tradition littéraire. Toutefois, quand les deux auteurs tentent d'expliquer les variantes de la pensée d'un récit de voyage à l'autre, nous trouvons à nous inquiéter. Dans le récit de 1534, l'emploi du mot «sauvaige» était fréquent; dans celui de 1535-1536, il l'est, paraît-il, «beaucoup moins»: les auteurs se demandent alors si Cartier n'a pas rectifié son vocabulaire (p. 100-101); dans le premier récit, le morse est qualifié de «beste», dans le second il est dit «poisson» (p. 120); et les auteurs de conclure à une observation plus précise de la part de Cartier. Or, dans ces deux cas comme dans les autres de pareil exercice, les auteurs auraient dû se rappeler un fait essentiel quand on veut comparer les deux récits: il n'est pas encore établi que les deux récits soient du même homme et, par conséquent, il paraît présomptueux de chercher entre l'un et l'autre une contradiction ou de l'un à l'autre une évolution.

Toujours à la recherche des «préconnaissances» occidentales, les auteurs, dans une troisième partie, examinent méticuleusement les cartes contemporaines de Cartier et les gravures qui illustrent les imprimés de cette époque. On nous présente donc la reproduction de magnifiques cartes et une soixantaine de pages fortement documentées sur la cartographie nord-américaine du 16e siècle. Ayant moi-même donné, pendant des années, des cours sur ce sujet restreint, j'ai été heureux de retrouver là un excellent résumé de la question; les auteurs ont scruté chaque carte ou chaque illustration pour en tirer toute l'information possible, attirant notre attention sur bien des détails significatifs, comme dans la carte de Jean Rotz où l'on aurait la première représentation de

wigwam (p. 142). L'étude du plan d'Hochelaga par Gastaldi (p. 198-205) est particulièrement révélatrice de la méthode des auteurs. Toutefois, les commentaires sur la carte de Le Testu demeurent maigres, comme si les auteurs étaient à bout de souffle; ils tentent de s'en excuser en écrivant: «le folio qui nous intéresse ne comporte pas beaucoup d'iconographie» (p. 194): il s'agit pourtant d'un folio qui en est fort chargé.

Ajoutons qu'en ce chapitre la recherche de tout ce qui a l'air d'un symbole nous semble abusive. A propos d'une carte trouvée parmi les papiers des Jésuites, et qui insiste sur les «villes», les auteurs ont ce commentaire: «Pour des missionnaires, le repérage des *villes*, où est concentrée la population à convertir, est crucial. N'est-ce pas l'intention principale de cette iconographie?» (p. 176). Mais l'auteur de cette carte est-il nécessairement un jésuite? Et si elle était l'oeuvre d'un homme intéressé au commerce? Dans la mappemonde de Harley, deux ours leur paraissant en attitude de soumission devant une licorne, les auteurs Gagnon-Petel concluent: «Si la licorne signifie Jésus-Christ, la soumission des ours aux licornes ne peut signifier que la conversion des *sauvages* à la foi. Après tout, n'était-ce pas le prétexte du troisième voyage, sous la conduite de Roberval?» (p. 155).

Le raffinement est poussé encore plus loin, dans la chute du dernier chapitre. Les auteurs écrivent: «Il est curieux de constater que chaque fois l'élément exotique [dans les illustrations du livre de Thevet] consiste en une sorte de treillis ou d'écran»: c'est la raquette pour aller sur la neige, la fumée noire qui sert de tactique à la guerre, et même le scalp, cette «peau du visage» des ennemis «tendue en petis cercles»; et ils concluent d'un style qui eût ravi les Précieuses: «Le discours sur l'autre n'a de cesse qu'il ne ramène l'autre au même et dissipe en fumée l'écran qui dans sa trame s'interpose encore entre lui et la réalité» (p. 214).

Certaines autres explications nous laissent peu convaincus. Ce qu'ils écrivent de Thevet (p. 205-214) ne m'engage guère à modifier le reproche que je lui ai déjà adressé d'être un «faux érudit et compilateur naïf». Dans des cartes du 16e siècle, au lieu d'être en haut, le nord est en bas; les auteurs Gagnon-Petel en veulent une explication dans la nécessité de disposer la carte sur une table pour que ceux qui l'entourent aient tous quelque chose à lire devant eux (p. 145). Explication fort ingénieuse, mais la vérité est plus simple: dans ces débuts de la cartographie, les dessinateurs ont pris quelque temps avant de s'entendre sur une façon commune de procéder; certains représentaient la partie sud du monde en la plaçant au haut de la carte, certains préféraient y placer la partie nord: vers le milieu du siècle, c'est cette dernière méthode qui finit par prévaloir d'une façon générale. Sur la mappemonde Harley, on représente des moutons dont la taille est sans proportion avec la chaumière qui est tout près, ce qui les fait paraître «d'une hauteur extraordinaire»: selon nos deux auteurs, le cartographe avait la «conviction que la région qu'il décrit fait partie de l'Asie fabuleuse» (p. 146-147); alors qu'on sait bien que la proportion des hommes, des animaux, des arbres et des montagnes est rarement respectée dans les dessins de cette cartographie.

Relevons une dernière affirmation peu convaincante. J'ai naguère écrit, à propos encore de la mappemonde de Harley, que le laboureur et ses chevaux attelés à la charrue se rapportaient à la colonie de Charlesbourg, des années

1541-1543, à condition que cette mappemonde fût de 1544, comme le pensaient bien des historiens. Les auteurs Gagnon-Petel ont choisi le parti de ceux qui la datent de 1536 (sans nous dire ce qui les en convainc) et, comme Cartier ne parle pas de chevaux, il leur faut trouver une explication à la présence de ce labourage: le dessinateur de la mappemonde aurait voulu par là mettre en opposition les deux catégories d'Indiens que distingue Cartier: d'une part, les nomades; d'autre part, les sédentaires qui s'adonnent au labourage (p. 152-154). En fait d'ingéniosité, peut-on trouver mieux? Mais l'histoire y trouve-t-elle son compte?

La conclusion (p. 215-221) a le grand mérite de nous résumer en toute clarté une thèse dans laquelle certains éléments ne nous facilitaient pas toujours la vue de l'essentiel. Les «descriptions» des récits, écrivent les auteurs, sont plutôt des comparaisons: «nommer, c'est déjà comparer, puisque c'est raisonner comme si un nom employé en Europe était applicable ici tel quel»; ces récits sont faits d'idées «venues du fond des temps, projetées avec plus ou moins de bonheur sur la réalité zoologique et ethnographique», comme si le discours exotique «entendait non pas révéler du nouveau, mais confirmer un savoir déjà acquis». Quant à l'image, elle «tient son propre discours, parallèlement au texte et, guère plus que lui, ne se soucie de ce que nous appellerions la réalité zoologique ou ethnographique»; sur une carte ou sur une gravure, aucune «influence d'un croquis *réaliste* fait sur place». Bref, «ces mots et ces illustrations s'appuient non pas sur les faits, mais sur des préconceptions à propos du monde extérieur et de ses habitants». Ce n'est donc pas un discours *sur l'autre*, mais *sur soi*; et ce discours, oppressif, revient à «l'assimilation de l'Indien au monde des Blancs». Et, ajoutent les auteurs, c'est là l'ancêtre du discours que nous «tenons encore sur nous-mêmes», sur notre civilisation dite supérieure, discours précisément «qui met encore en échec l'avènement d'une attitude de respect de l'altérité de l'autre».

MARCEL TRUDEL